

LES VIES DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Giovanni Miccoli dans mensuel 268 - septembre 2002

Si l'on croit la légende, il parlait aux animaux. Tout au long de sa vie, il a prêché le retrait du monde. François, le pauvre d'Assise, est aussi le fondateur d'un ordre religieux devenu un puissant instrument aux mains de l'Église. Récit d'une conversion.

De toute l'histoire chrétienne, saint François d'Assise est, parmi les fondateurs d'un ordre religieux - en l'occurrence celui des Frères mineurs, dits Franciscains, créé dans les années 1210 -, le seul qui ait suscité autant d'écrits. Moins de quarante ans après sa mort, en 1226, on comptait déjà trois biographies officielles, commandées par le pape ou par les dirigeants de l'ordre [1], tandis qu'au moins trois autres, fruit d'initiatives privées, circulaient parmi les frères [2]. Ajoutons à cela les évocations de son existence, destinées à la liturgie, et les recueils rassemblant des épisodes de sa vie, des paroles et des enseignements qui lui sont attribués.

Ces textes alimentèrent les discussions sur l'évolution de l'ordre. En quelques décennies, celui-ci était devenu le plus important de la chrétienté. Fortement implanté, avec ses églises lumineuses et ses grands couvents, dans de nombreuses villes et dans les universités les plus célèbres, il jouissait d'une grande autorité au sein de la curie romaine l'administration papale, comme instrument essentiel de son gouvernement et de sa mission pastorale.

Certains frères, essentiellement les compagnons des débuts, ne manquaient pas de se demander si c'était bien là ce que leur fondateur avait voulu. Lui qui avait choisi pour lui-même et pour son ordre la dénomination de « Frères mineurs ». Comment pouvait-on continuer de se considérer comme tels à l'heure où les Franciscains étaient appelés à exercer des fonctions aussi considérables ?

« *Paris a détruit Assise* » la culture universitaire, instrument privilégié du pouvoir ecclésiastique et expression d'une haute condition sociale, a détruit la pauvreté des origines, déplorait Gilles, l'un des tout premiers frères, qui était devenu un ascète récalcitrant vivant isolé dans des ermitages entre la Toscane et l'Ombrie - il y mourut en 1263. « *Il ne vous manque plus que des épouses* », avait-il sarcastiquement fait observer aux frères qui lui montraient avec orgueil les grandeurs du « Saint Couvent », ce bâtiment situé à côté de la basilique d'Assise, élevé à la fin des années 1230 pour accueillir les nombreux frères.

Reste que la plupart des anciens comme des novices observaient ces développements aussi imposants qu'inespérés avec joie et admiration : c'était le signe indiscutable de la volonté de Dieu, qui avait choisi François pour en faire le grand restaurateur de la vie chrétienne dans la société.

Face à la multiplication des biographies - qui indiquaient clairement que l'on n'était pas d'accord sur ce que François avait enseigné -, Bonaventure, ministre général de l'ordre [3], se chargea d'écrire une nouvelle vie de François, qui se voulait définitive. Mais, aussi

longtemps que d'autres récits circulaient, cela ne pouvait suffire à gommer les images contradictoires du personnage.

Le chapitre rassemblement des représentants de l'ordre, réuni à Paris en 1266, prit donc une décision sans précédent. Toutes les biographies devaient être détruites. Il fallut rechercher les manuscrits, parfois précieux et toujours onéreux, non seulement dans les couvents franciscains, mais également dans les bibliothèques des monastères et des évêchés. Ce fut une tentative extraordinaire de bâtir, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'ordre, une mémoire commune unique de ce qu'avait été François. Seuls quelques rares exemplaires de textes anciens ont échappé à cette opération, ce qui témoigne du soin avec lequel elle fut menée.

François, cependant, continuait d'exister en dehors des biographies et du souvenir tourmenté de ceux qui l'avaient connu. Car, fait rare à l'époque, il avait laissé des écrits ; une trentaine nous est parvenue : lettres, admonitions, prières et cantiques, dont le plus célèbre, le *Cantique des créatures* - « *Très haut, tout-puissant et bon Seigneur/ à toi louange, gloire, honneur/ Et toute bénédiction ; [...] / Loué sois-tu, Seigneur, dans toutes tes créatures/ Spécialement messire frère Soleil,/ Par qui tu nous donnes le jour, la lumière ;/ Il est très beau, rayonnant, d'une grande splendeur.* »

Durant les premières décennies après sa mort, l'ordre ne se soucia guère de ces textes, et c'est ainsi que de nombreux documents furent perdus. François n'avait pas fait d'études théologiques et n'était pas un lettré. Il est probable qu'aux yeux des intellectuels raffinés qui avaient pris le pouvoir à la tête des Frères mineurs, ces textes ne signifiaient pas grand-chose.

Ce sont pourtant eux qui ont permis, à la fin du XIXe siècle, d'accéder à une connaissance plus approfondie de sa personnalité ainsi que de son action, susceptible de s'affranchir des nombreuses déformations et lacunes engendrées par les conflits entre ses héritiers [4].

François naquit à Assise, probablement en 1181, et y mourut en 1226. Il était le fils d'un marchand, Pierre Bernardone, qui participait, avec ses pairs, à la croissance économique de la ville. Il grandit dans un contexte de luttes intestines entre les nobles les *maiores*, propriétaires des châteaux disséminés dans la campagne ainsi que des maisons fortifiées du bourg, et les détenteurs des nouvelles activités commerciales, manufacturières et bancaires les *minores*, qui souhaitaient participer au gouvernement de la cité, à leurs côtés. Chaque camp s'alliait alternativement avec le pape les guelfes ou avec l'empereur germanique les gibelins, se disputant inlassablement la suprématie, dans un contexte de conflits incessants entre villes italiennes.

Nous n'avons pas beaucoup de détails sur François avant qu'il ne choisisse une vie de « pénitence ». Jusqu'à vingt-cinq ans - un âge où l'on était déjà, à l'époque, entré dans sa maturité - il se conforma aux usages de sa ville. Puisqu'il était important pour un marchand de savoir lire et écrire, il avait fréquenté l'école de sa paroisse, avant de travailler dans la boutique de son père.

Mais davantage que les comptes et les étoffes, il semblait attiré par les prouesses des paladins. La littérature courtoise et chevaleresque s'était diffusée dans les cités italiennes. Elle offrait des modèles aux jeunes gens et alimentait leurs songes. Elle allait marquer le langage mais aussi le style religieux de François - qui, d'ailleurs, aimait se servir du français, la langue de la courtoisie et des grands exploits.

François fit partie d'une de ces brigades d'hommes qui rêvaient de gloire militaire et festoyaient en faisant peur aux femmes. Comme de nombreux autres fils de marchands, il souhaitait devenir chevalier pour transposer dans sa vie ce qui, autrement, ne serait resté qu'une aventure livresque. D'une manière générale, les pères ne manquaient pas d'encourager les entreprises guerrières de leurs fils, décisives pour l'ascension sociale de la famille.

C'est ainsi que, soutenu par son père, François, après avoir participé au conflit entre Assise et Pérouse en Ombrie - épisode qui lui valut quelques mois de captivité -, voulut prendre part à une expédition militaire dans les Pouilles. L'occasion idéale pour recevoir enfin l'adoubement qu'il avait tant souhaité. Somptueusement équipé, François quitta Assise probablement au printemps 1205.

Alors que, malade, il était bloqué à Spolète, un rêve le convainquit de rebrousser chemin pour se consacrer à des aventures d'une tout autre nature. Que cet événement fondateur soit vrai ou non - les rêves furent longtemps les hérauts privilégiés des messages de l'Aut-delà et constituent, dans les hagiographies, un *deus ex machina* permettant d'enclencher un processus de conversion -, c'est alors que commencèrent pour François trois années obscures.

Nous ne savons rien des questions qui le tourmentaient à cette époque - elles relevaient, pour ses biographes, de l'action secrète de Dieu. François, semble-t-il, était tiraillé par des penchants contradictoires : il continuait sa vie d'avant, mais accomplissait, parfois, des actions déconcertantes. Lors d'un pèlerinage à Rome, il échangea ses riches habits contre les haillons d'un mendiant et demanda pendant plusieurs heures l'aumône sur le parvis de Saint-Pierre. Il participait encore aux fêtes de sa brigade, mais y faisait d'étranges discours que ses amis ne comprenaient pas. De temps en temps, il disparaissait pour aller prier à Saint-Damien, une petite église de campagne où un grand crucifix en bois évoquait la passion et la solitude du Christ. Il offrait des aumônes généreuses et assistait les lépreux.

Finalement, un jour, très probablement en 1206, il vendit tous les tissus que son père lui avait confiés et remit la somme ainsi obtenue au prêtre de Saint-Damien. L'épisode se conclut par une rupture totale entre le père, furieux, et le fils. Face à ses concitoyens stupéfaits, François se débarrassa de ses vêtements, déclarant : « *Jusqu'ici, j'appelais Pierre Bernardone mon père... Je veux désormais dire "notre Père qui êtes aux Cieux" et non plus "mon père, Pierre Bernardone".* » Par ce geste, il rejetait ce qui avait été son monde. Il porterait désormais la bure de pénitent.

Mais la quête de François n'était pas terminée. En effet, sa conversion ne s'accompagnait pas d'un choix certain quant à la vie qu'il allait mener. Encore une fois, les étapes intérieures de son parcours demeurent insaisissables. On connaît cependant la signification profonde que cet acte finit par revêtir. Ce fut François lui-même qui en parla dans son *Testament*, dicté pour ses frères à l'approche de sa mort.

Ce texte est une des sources les plus importantes de l'histoire de François. La première partie est autobiographique. Il y évoque les moments essentiels de sa conversion, entièrement placée sous le signe de la grâce divine : « *Le Seigneur me donna* » est la formule qui en scande le déroulement. Pour exprimer le sens de la rupture avec son passé, François se contente de rappeler un fait, sa rencontre avec les lépreux : « *Lorsque j'étais dans les péchés, il me semblait extrêmement amer de voir les lépreux. Et le Seigneur lui-même me conduisit parmi eux et je leur fis miséricorde. Et, en m'en allant de chez eux, ce qui*

me semblait amer fut changé pour moi en douceur de l'âme et du corps ; et après cela, je ne restai que peu de temps et je sortis du siècle. »

Le tournant qu'expriment ces mots est radical. A l'époque, les lépreux représentaient l'élément extérieur, irrécupérable, répugnant, la projection physique, a-t-on dit, de tous les maux que ce monde voulait éloigner de lui. Dans son discours, François revendique le renversement total des valeurs et des critères de jugement qui avaient été jusque-là les siens, ceux-là mêmes qui dominaient alors dans la société. Une démarche fondamentale qui, pour lui, correspondait à celle du Christ, et qui inspira le reste de la vie de François.

Peu à peu, des hommes se joignirent à lui. Ensemble, ils expérimentèrent une nouvelle façon de prêcher et de témoigner de sa foi. François en rend compte dans son *Testament* : *« Et après que le Seigneur m'eut donné des frères, personne ne me montrait ce que je devais faire, mais le Très-Haut lui-même me révéla que je devais vivre selon la forme du Saint Évangile. [...]*

« Et ceux qui venaient pour recevoir la vie, tout ce qu'ils pouvaient avoir, ils le donnaient aux pauvres ; et ils se contentaient d'une seule tunique, rapiécée au-dedans et dehors, avec une ceinture et des braies. Et nous ne voulions pas avoir plus. [...]

« Et je travaillais de mes mains et je veux travailler ; et je veux fermement que tous les autres frères travaillent d'un travail qui relève de l'honnêteté. Que ceux qui ne savent pas apprendre, non pour le cupide de recevoir le prix du travail, mais pour l'exemple et pour chasser l'oisiveté. Et quand on ne nous donnerait pas le prix du travail, recourons à la table du Seigneur, en demandant l'aumône de porte en porte. »

Le discours est bref, mais il dit l'essentiel. Le renversement des critères de jugement et de comportement, annoncé dans l'épisode des lépreux, trouve son application concrète dans une vie de pauvreté menée parmi les pauvres. En effet, à l'époque, la foule de *pauperes*, dénués de moyens et de protections, mendiants et travailleurs occasionnels, vieillards abandonnés et orphelins, estropiés et fous, malades et exilés, faisait l'objet d'un soupçon croissant de la part d'une société fortement hiérarchisée et qui tendait à n'admettre dans ses rangs que ceux qui pouvaient servir ses besoins et ses objectifs.

Certes, la morale chrétienne rangeait l'aide aux pauvres parmi les oeuvres de miséricorde. Et l'invitation à la charité publique comme privée portait généralement ses fruits, car elle donnait bonne conscience à ceux qui n'étaient pas démunis. Cependant, la chrétienté n'admettait ni secousses ni bouleversements dans la hiérarchie sociale : le devoir des pauvres, c'était de prier pour leurs bienfaiteurs.

On comprend donc la révolution accomplie par les Frères mineurs. Contrairement aux moines, ils n'avaient pas d'uniforme permettant de les distinguer : leur tunique était celle des humbles travailleurs manuels ; leurs braies révélaient qu'ils étaient itinérants. Ils ne possédaient aucun bien. Comme les pauvres, ils voulaient être illettrés, renonçant à l'un des grands instruments du pouvoir, la culture, détenue depuis des siècles par les ecclésiastiques. Ils travaillaient pour vivre, et quand la récompense reçue ne suffisait pas, ils avaient recours à la charité, la « table du Seigneur », suivant la définition consolatrice de la pastorale ecclésiastique.

Bien sûr, tous les moines faisaient, comme les Frères mineurs, vœu de pauvreté. Mais ils ne se mêlaient pas pour autant aux autres pauvres. L'échelle hiérarchique et sociale n'admettait pas de confusions. Les moines se trouvaient, depuis des siècles, à son sommet. Leur pauvreté se traduisait par le renoncement à la propriété individuelle, non à la

propriété collective. A travers son mode de vie, François réalisa ainsi la fusion de deux conditions qui étaient jusqu'alors considérées comme incompatibles. C'est ainsi qu'il embrassa la vie qui était celle des pauvres dans la société italienne du début du XIIIe siècle.

Cette résolution s'inscrit dans la réflexion de François sur les moments forts de la vie du Christ. Son incarnation d'abord : « *Lui, qui fut riche par-dessus tout, il voulut lui-même dans le monde, avec la très bienheureuse Vierge, sa mère, choisir la pauvreté* », écrit-il dans ses lettres. Puis sa passion et sa mort, à travers lesquelles le Christ renonçait à sa volonté en la plaçant entre les mains de son Père, « *nous laissant un exemple pour que nous suivions ses traces* » .

D'autres, avant François, avaient abandonné leur statut et leurs richesses pour la « vie de l'Évangile ». Réformer l'Église était devenu leur programme. Un projet qui les avait conduits à entrer en conflit avec la hiérarchie et à être condamnés pour hérésie. François, lui, choisit l'orthodoxie et la soumission à Rome. Il ne pouvait être ni un réformateur ni un rebelle : l'une comme l'autre voie auraient impliqué une logique et un programme d'intervention et de pouvoir qui lui semblaient en contradiction avec sa démarche évangélique. Son but était simplement d'offrir le témoignage d'une vie différente, en montrant à la société de son temps ces « *nouveaux signes du ciel et de la terre qui sont grands et excellents aux yeux de Dieu, et que beaucoup de religieux et d'autres hommes comptent pour rien du tout* », ainsi qu'il l'écrit dans une lettre aux frères.

Au départ, tout se passa sans trop de difficultés. A l'hiver 1209-1210, le pape Innocent III avait approuvé, non sans réticences, la règle succincte qui sanctionnait le propos de François et des quelques compagnons attirés par sa singulière résolution. Ils ne constituaient pas un ordre religieux, mais une « confrérie », c'est-à-dire la forme associative habituelle dans les milieux laïques, dans un but religieux, mais aussi de soutien réciproque, d'assistance, etc.

Quelques femmes d'Assise avaient également demandé à faire partie de cette confrérie : Claire fut la première d'entre elles en 1212. Les frères les accueillirent, mais séparées d'eux, en les plaçant dans un premier temps dans un monastère, puis auprès de la petite église de Saint-Damien. Leurs rapports, très étroits au début, devinrent de plus en plus distants. Trop souvent la promiscuité au sein des mouvements évangéliques avait en effet prêté le flanc à des accusations de désordres sexuels et ouvert la voie à la répression.

Durant l'année, les hommes se dispersaient deux par deux dans les villes et les campagnes, travaillant, priant et donnant un témoignage de la vie chrétienne, à travers leurs actions plus encore que par leurs paroles. Ils se réunissaient régulièrement et, à la lumière de leurs expériences, remettaient à jour la règle de la confrérie.

Le fruit de ce labeur collectif est parvenu jusqu'à nous dans sa version de 1221. Le texte insiste sur les rapports de fraternité, d'aide réciproque, de charité entre les frères. L'argent et la propriété sont bannis. Progressivement, l'augmentation du nombre des frères avait donné lieu à la mise en place de tâches différenciées ; toutefois la règle revient constamment sur leur interchangeabilité : « *Que personne ne s'approprie la charge de supérieur* », « *que tous les frères n'aient aucun pouvoir ni domination, surtout entre eux* ». Le modèle courtois suggère approches et comportements : « *Que les frères prennent garde de se montrer extérieurement tristes et de sombres hypocrites, mais qu'ils se montrent joyeux dans le Seigneur, gais et agréables comme il convient.* »

Leur style de vie offrait, par son seul témoignage, un modèle de société alternative, tout en vivant et en se mêlant aux autres. Ce fut là la raison de leur succès. En quelques années, ils se répandirent dans l'ensemble de la chrétienté.

Les premiers pas hors d'Italie furent pourtant difficiles. Les Frères mineurs arrivèrent en France en 1217. On leur demanda s'ils étaient albigeois : ils ne comprirent pas la question, furent pris pour des hérétiques et parvinrent de justesse à se sauver. En Allemagne, ils ne connaissaient pas la langue : ils furent là aussi soupçonnés d'hérésie et emprisonnés. En Hongrie, les bergers lâchèrent leurs chiens contre les frères, qui furent ensuite dépouillés du peu qu'ils avaient. En Espagne, 5 franciscains subirent le martyre.

En Italie, ce groupe de plus en plus nombreux peut-être 3 000 à 5 000 frères en 1221 avait attiré l'attention de Rome. Ces hommes, fidèles et enthousiastes constituaient une ressource inespérée dans un contexte où le clergé était défaillant et à l'heure où les courants hérétiques ne cessaient de se renforcer. Des clercs, attirés par la fraîcheur des frères, les rejoignirent. Ils admiraient François, et, cultivés et expérimentés, cherchaient à employer cette force nouvelle pour les besoins de l'Église.

Il s'agissait donc de discipliner les Frères mineurs et de les élever au rang de véritable ordre religieux. On pourrait ainsi les insérer dans l'organisation ecclésiastique et leur confier des tâches pastorales. Cela impliquait des églises propres à l'ordre, une formation culturelle adaptée. Il fallait en outre que les Franciscains puissent se différencier nettement de ceux dont ils devaient devenir les pasteurs. De plus, la règle allait devoir être fixée une fois pour toutes, conformément à la tradition régulière.

Il s'agissait là d'une révolution profonde. François accepta la constitution d'un ordre religieux, abandonnant la forme de la « confrérie » : la règle, bullata - approuvée par le pape -, en 1223, en fixa les caractéristiques. Elle fut le fruit d'un compromis entre d'une part les suggestions du cardinal Hugolin futur Grégoire IX et des savants canonistes, et d'autre part certaines des intuitions de François.

Mais les divergences demeuraient profondes. Les dernières années de François furent marquées par une souffrance physique et morale. Face aux frères « *sages et savants* » qui lui demandaient « *de se laisser diriger par eux* » et qui s'inspiraient des règles de saint Benoît, de saint Augustin et de saint Bernard, il avait crié encore une fois : « *Dieu m'a appelé à marcher dans la voie de l'humilité et m'a montré la voie de la simplicité. Je ne veux pas entendre parler de la règle de saint Augustin, de saint Bernard ou de saint Benoît. Le Seigneur m'a dit qu'il voulait faire de moi un nouveau fou dans le monde.* » Alors qu'il était alité, il s'était redressé en criant : « *Qui sont-ils, ceux qui ont arraché de mes mains mon ordre et mes frères ? Si je vis jusqu'au chapitre, je leur montrerai bien quelle est ma volonté.* »

François rappelait inlassablement que c'était le Seigneur lui-même qui l'avait inspiré. Mais, dans le même temps, il ne voulait pas entrer en rébellion contre l'Église. Ce fut probablement la mystérieuse apparition des stigmates, sur le mont de la Verne, qui lui permit de surmonter cette épreuve. Ces blessures miraculeuses rappelant celles infligées au Christ suggéraient à François d'abandonner sa volonté entre les mains de Dieu.

Il écrivit par la suite le *Laudes Dei altissimi* dont Léon, son fidèle compagnon, conserva le manuscrit. C'était un hymne à l'unique grandeur, bonté et beauté de Dieu, seul espoir des hommes. François dit en mourant aux frères qui l'entouraient : « *J'ai accompli ma tâche ; que le Christ vous apprenne à accomplir la vôtre.* »

Cependant, l'ordre suivit rapidement une autre voie, une « normalisation » en quelque sorte, conforme à ce que Rome et « *les frères sages et savants* » avaient souhaité. Ce qui avait été l'expérience collective d'un groupe devint le parcours unique et exceptionnel du plus grand saint de l'histoire, canonisé par le pape deux ans après sa mort, en 1228. Son premier biographe, Thomas de Celano, exprima dans une courte phrase toute la difficulté qu'il y avait à le saisir pleinement : « *Lui qui était plus saint parmi les saints semblait, parmi les pécheurs, être devenu comme l'un d'eux.* »

Ils furent nombreux à essayer de s'approprier ce personnage resté si mystérieux et ambivalent. Ses héritiers se déchirèrent dans la recherche d'une fidélité à son enseignement, que les tâches mêmes de l'ordre rendaient impossible. La popularité de François s'étendit néanmoins au-delà des diverses familles religieuses qui, pendant des siècles, tirèrent de lui leur inspiration.

Tour à tour homme de conquête et de renoncement, fidèle à l'Église de Rome et intimement rebelle, partisan à la fois de la « liberté chrétienne » et de l'obéissance « *perinde ac cadaver* » « *comme un cadavre* », François put inspirer aussi bien les démocrates-chrétiens de la fin du XIXe siècle et du début du XXe que les socialistes humanitaires. Il fut même l'objet d'une tentative de récupération de la part du régime fasciste : c'est à l'occasion des fêtes commémorant le sept centième anniversaire de sa mort, en 1926, que furent jetées les bases de l'entente entre l'Église et le fascisme. Mussolini pouvait le définir comme « *le plus saint des Italiens et le plus italien de tous les saints* » .

De fait, François devint le saint patron de l'Italie, mais également le premier ami des animaux, le protecteur des écologistes et de toutes sortes de mouvements et de groupuscules. A la fois pierre de touche du nationalisme le plus extrême et de l'humanitarisme le plus universel.

Un mauvais tour de l'histoire, pourrait-on penser, un exemple éclatant de l'exploitation désinvolte faite du personnage par les religieux, les politiques, les hommes de lettres et les journalistes. Et il ne fait aucun doute que le destin contradictoire de François est aussi cela : l'illustration du manque de rigueur intellectuelle et même, oserais-je dire, du mépris pour l'autre qui domine si souvent notre humanité peu sûre d'elle-même.

Au total, si l'immense et contradictoire « fortune » de François atteste la fascination qu'il exerça tout au long des siècles, elle confirme aussi l'échec de ses véritables propos.

Traduit de l'italien par Silvia Bonucci.

Notes

1. Thomas de Celano, *Vie de saint François et Mémorial de l'âme orpheline Vie seconde* ; Bonaventure de Bagnoreggio, *Vie de saint François Legenda maior* .
2. Julien de Spire, *Vie de saint François* ; Anonyme de Pérouse, *De inceptione* ; *Légende de trois compagnons* .
3. Entré dans l'ordre en 1243, Bonaventure avait été élu ministre général en 1257, après avoir acquis une renommée de grand savant comme recteur du *studium* lieu d'enseignement supérieur des franciscains de l'université de Paris.
4. Cf. Paul Sabatier, *Vie de saint François d'Assise* , Paris, 1894.